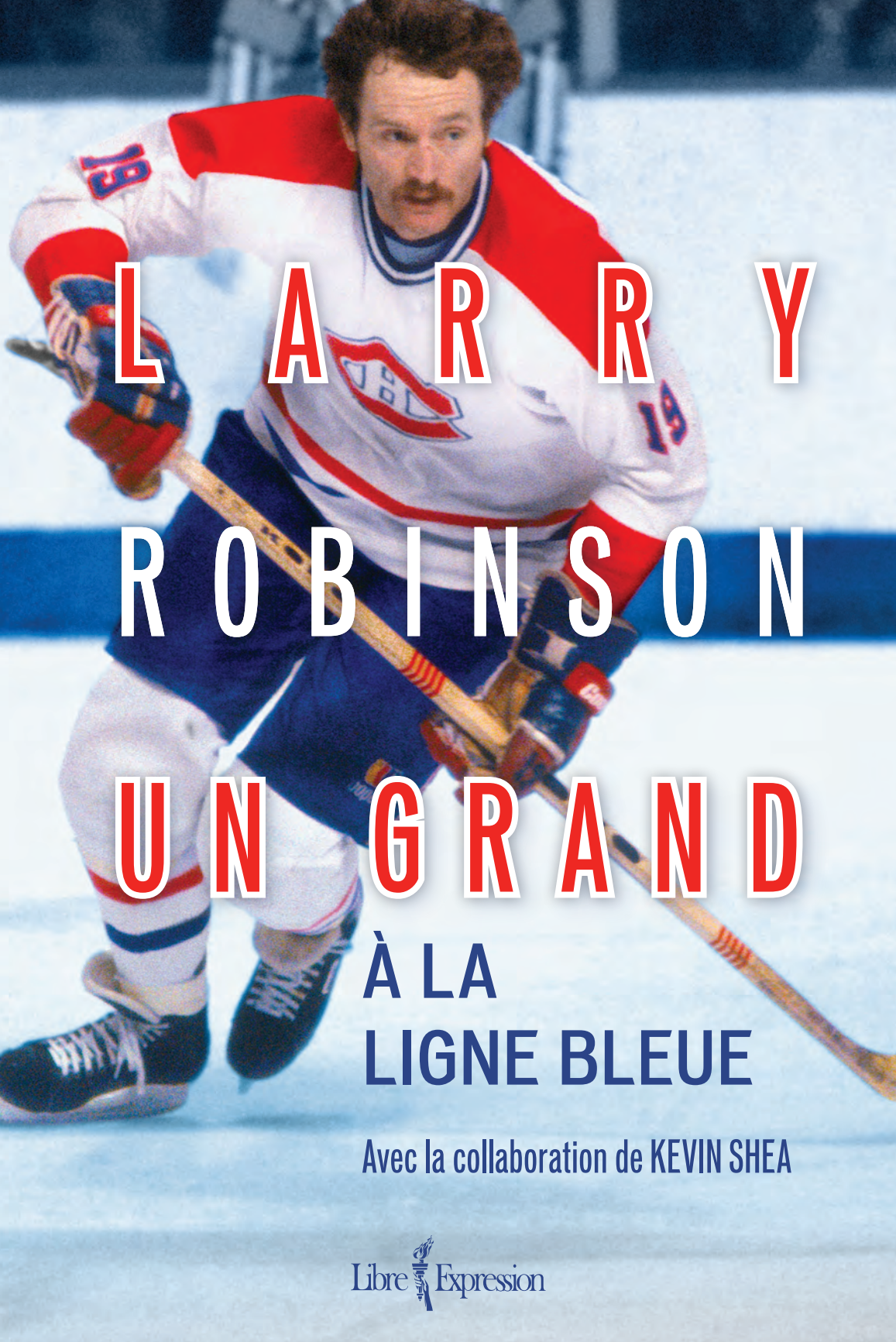




LARRY

ROBINSON

UN GRAND

À LA
LIGNE BLEUE

Avec la collaboration de KEVIN SHEA

L A R R Y

R O B I N S O N

U N G R A N D

À LA
LIGNE BLEUE

Avec la collaboration de KEVIN SHEA
Traduit de l'anglais (Canada) par Rachel Martinez

Chapitre 1

Le grand défenseur

Le 11 mai 1976, deuxième partie des éliminatoires de la coupe Stanley. Les Canadiens de Montréal reçoivent les champions en titre, les Flyers de Philadelphie, qui ont joué dur pour gagner la coupe Stanley en 1974 et en 1975. Ils ne gagneraient pas une troisième fois...

Les Flyers croyaient pouvoir nous battre en employant la méthode qui leur avait permis de remporter la victoire les deux années précédentes : l'intimidation. Ils avaient compté 118 points au cours de la saison régulière, mais nous en avions obtenu 9 de plus. Cette année-là, notre équipe était meilleure que la leur.

Gary Dornhoefer était un de ces enquiquineurs qui tapaient sur les nerfs du Canadien de Montréal et de bien d'autres équipes. Il se trouvait toujours devant le filet et donnait des coups de bâton dans l'enclave pour emmerder Kenny Dryden. Pas particulièrement corpulent, mais ne craignant rien, il ajoutait une dimension supplémentaire à l'alignement des Flyers.

Tout juste après la mi-temps de la troisième période, Dornhoefer s'est élancé à toute vitesse le long de la bande pour déplacer la rondelle en zone neutre tandis que je patinais en reculant pour voir où elle se dirigerait. Je suis donc allé vers lui, en me préparant à le mettre en échec d'un coup de hanche. Je le guettais en quelque sorte. Pendant qu'il

s'élançait en croyant pouvoir me devancer, j'ai accéléré et je l'ai poussé contre la bande avec mon épaule. Nous filions à pleine vitesse et la force de l'impact nous a projetés tous les deux sur la glace. Un coup de sifflet a marqué l'interruption du jeu et, en me relevant, j'ai vu un membre de l'équipe d'entretien marcher à petits pas sur la patinoire. Je me demandais bien ce qu'il allait faire muni de ses outils. La puissance de l'impact avait ébranlé un des supports, et la bande était renfoncée de quelques centimètres. La partie a été interrompue plusieurs minutes pendant qu'il remettait tout en place à grands coups de marteau.

« C'était la meilleure mise en échec que j'aie jamais vue », a déclaré le commentateur Bob Miller en hochant la tête avec stupéfaction.

Dornhoefer a avoué qu'il n'avait jamais subi une telle mise en échec.

J'en ai discuté avec Gary plus tard et il m'a raconté qu'après la partie il avait craché du sang et souffrait dans chaque os de son corps.

Je me souviens de cette mise en échec, mais c'est une quinzaine d'années plus tard, lors d'une cérémonie commémorative, que j'ai eu l'occasion d'en voir un enregistrement pour la première fois. En règle générale, je n'aimais pas m'observer sur la glace parce que je posais un regard très sévère sur ce que j'avais fait.

On ne cherche pas nécessairement à frapper un joueur de l'équipe adverse, mais quand l'occasion se présente, on la saisit. C'était ma chance : le club avait besoin d'un coup de pouce.

Il avait laissé une empreinte indélébile dans les esprits [...] seulement une robuste mise en échec à la régulière, donnant un aperçu épouvantable de la destruction qu'il pouvait semer, s'il le voulait. Il venait de livrer un message – aux Flyers, à la ligue et à lui-même. Une série qui commençait à pencher [en faveur des Canadiens] venait de prendre un cours irréversible et [le CHA] gagné en quatre parties d'affilée.

Les Canadiens ont remporté ce match 2 à 1, puis ont chassé les champions en titre. Les Broad Street Bullies avaient enfin été matés : les intimidateurs avaient été intimidés. Le règne des Flyers avait pris fin et celui de la dynastie montréalaise venait de commencer.

Tous les éléments étaient finalement en place. Il avait trouvé un style de jeu, son style de jeu. [...] Un style alliant la force et l'agilité, une combinaison convaincante d'atouts offensifs et défensifs, et une taille qui rappelait à tous qu'il était aussi capable d'être violent. [...] Au cours des années qui suivirent, en plus d'être un joueur exceptionnel, Robinson s'imposa comme une présence.

— Ken Dryden, *Le Match*

* * *

Il est pratiquement impossible de choisir un seul moment marquant dans la carrière d'un joueur de hockey, mais pour quelqu'un comme Larry Robinson, la tâche devient encore plus ardue lorsqu'on pense aux nombreux faits saillants qui ont émaillé sa vingtaine de saisons extraordinaires dans la LNH, en plus de sa carrière subséquente d'entraîneur aux niveaux les plus élevés du sport.

Pensez-y : Robinson a remporté à six reprises la coupe Stanley dans l'uniforme du Canadien ainsi que le trophée Conn-Smythe remis au joueur le plus utile pendant les séries éliminatoires de la coupe Stanley en 1978. Durant ses vingt saisons dans la LNH, il n'a jamais manqué les éliminatoires. Ce record n'a été égalé que récemment par Nicklas Lidstrom des Red Wings. Robinson a reçu deux fois le trophée Norris à titre de meilleur défenseur de la ligue et il a participé à dix reprises au Match des étoiles de la LNH.

Il a aussi dominé son sport sur la scène mondiale au sein de l'équipe canadienne en remportant la médaille d'or à la Coupe Canada en 1976, en 1981 et en 1984. De plus, il a été

nommé meilleur défenseur du Championnat du monde en Suède en 1981.

Sa carrière d'entraîneur lui a permis de gagner trois autres coupes Stanley avec les Devils du New Jersey.

Toutefois, c'est à Montréal qu'il a laissé l'impression la plus durable. Lors de la saison 1984-1985, pour souligner son soixante-quinzième anniversaire, le Club de hockey Canadien a dévoilé la composition de son équipe de rêve. Sous la direction de l'entraîneur Toe Blake, elle comprendrait le gardien de but Jacques Plante, les attaquants Jean Béliveau, Dickie Moore et Maurice Richard ainsi que Doug Harvey et Larry Robinson à la ligne bleue. Le journaliste Red Fisher, qui a couvert les activités de l'équipe de 1954 à 2012, a fait son propre palmarès des dix meilleurs joueurs du CH des cinquante dernières années : il a placé Robinson au sixième rang après les légendes Jean Béliveau, Maurice Richard, Guy Lafleur, Doug Harvey et Henri Richard. Larry Robinson a été admis au Temple de la renommée du hockey en 1995 et le club a retiré son chandail, le numéro 19, en 2007.

Cet ouvrage raconte, dans ses propres mots, la vie merveilleuse et la carrière sensationnelle du grand défenseur Larry Robinson.

Chapitre 2

Merveilleuse enfance à Marvelville

C'est vrai, il est l'un des meilleurs joueurs de hockey de tous les temps, mais Larry est surtout une des meilleures personnes que j'aie rencontrées dans ma vie.

— Doug Wilson, *The Hockey News: Top 100
Players of All-Time By Position*

Pour bien me comprendre, il faut savoir d'où je viens. Même si j'ai vécu dans deux des villes les plus cosmopolites du monde quand je jouais au hockey – Montréal et Los Angeles –, au fond, je suis resté un gars de la campagne. Les valeurs et l'éthique de travail qu'on m'a inculquées dans ma jeunesse sont profondément enracinées en moi.

Je suis le troisième des cinq enfants de Leslie James Robinson et d'Isobel Robinson (née MacDonald). Nous avons perdu maman en 1999, et papa, cinq ans plus tard.

Moi, Larry Clark Robinson, je suis né le 2 juin 1951. Marvelville étant une localité trop petite pour avoir son propre hôpital, j'ai vu le jour comme la plupart de mes concitoyens au Winchester District Memorial Hospital à une quinzaine de kilomètres.

Mon frère aîné, Brian, est décédé en 2005 à l'âge de cinquante-sept ans d'un cancer du sang appelé myélome multiple. Grâce à une transplantation de moelle épinière, il

a été en rémission durant près d'un an, mais la maladie est réapparue, et il est mort au bout de trois mois. J'idolâtrais mon grand frère et, quand j'étais petit, je traînais souvent avec ses amis et lui. Ma sœur aînée, Carol, s'est installée à Hanna en Alberta après ses études secondaires et a épousé un gars de Marvelville. Ils viennent de prendre leur retraite et vivent maintenant à Olds dans la même province. Linda, ma plus jeune sœur, vit à Ottawa. Morris (dit Moe), le benjamin, était lui aussi un joueur de hockey et a même porté l'uniforme des Canadiens pendant une courte période.

Mes parents étaient tous deux originaires de l'Outaouais où ils se sont rencontrés. En fait, ils ont vécu toute leur vie dans un rayon de trente kilomètres autour de notre ferme de Marvelville, un petit village ontarien à environ quarante-cinq minutes au sud-est d'Ottawa. Quand j'étais enfant, il y avait une soixantaine d'habitants. J'aime dire à la blague que le message « Au revoir » est en fait le verso du panneau où est écrit « Bienvenue à Marvelville », et ce n'est pas loin de la vérité : on n'y trouve guère plus que des exploitations agricoles et des champs.

Marvelville a été fondée parce que la communauté rurale avait besoin d'une adresse postale. Le bureau de poste se trouvait dans le magasin général et c'est mon grand-père qui a baptisé la localité « Marvelville ». Le magasin général a été converti en immeuble d'appartements il y a longtemps, et l'église a été remplacée par une maison.

En 1998, Marvelville a été annexée au comté de North Dundas nouvellement constitué à la suite de la fusion des comtés de Winchester et de Mountain, ainsi que des villages de Chesterville et de Winchester.

Notre ferme laitière de quelques centaines d'acres comptait une soixantaine de têtes de bétail l'été et environ vingt-cinq l'hiver. En plus des vaches, nous avions aussi des chevaux et des poules, et nous cultivions notre maïs et notre foin. Nous avons tous travaillé fort dans notre jeunesse : il y a toujours beaucoup d'ouvrage dans une ferme, peu importe notre âge. Je conduisais le tracteur dans le champ dès l'âge de sept ans, trois ans avant de pouvoir traire une vache ! Papa a

même dû installer un bloc de bois sur la pédale d'embrayage afin que je puisse l'atteindre pour changer les vitesses.

Papa se pointait dans notre chambre vers 6 heures tous les matins. Nos journées débutaient avec: « Allez, les gars, c'est le temps de vous lever! » Nous devions faire nos tâches, puis rentrer pour déjeuner avant de nous rendre à l'école à pied. Au secondaire, un autobus venait nous chercher à 7 h 20. Premièrement, nous devions nourrir les veaux et les autres bêtes. Ensuite, nous ouvrons les barrières et commençons à traire les vaches (une tâche qui se faisait deux fois par jour). Les veaux tétaient leur mère une à deux semaines, mais par la suite, nous leur donnions un mélange de lait de vache et de lait en poudre parce que nous étions dans l'industrie laitière. Une autre de mes tâches consistait à grimper au sommet du silo pour lancer le fourrage en bas. L'odeur horrible imprégnait nos cheveux et nos vêtements toute la journée. Nous devions aussi aller chercher le foin pour les vaches, les nourrir et nettoyer les dalots. Enfin, il fallait ramasser les œufs que nous allions vendre dans la région d'Ottawa.

Nous faisons également de la culture. Comme Ray, le frère de mon père, habitait à côté, nous partagions la machinerie et nous nous entraïdions pour les semailles au printemps et la récolte du foin à l'automne. L'été, nos deux fermes produisaient près de douze mille bottes de foin. Aujourd'hui, une machine récolte le foin, forme les gros ballots, les ramasse et les empile. À l'époque, tout se faisait à la main. Nous ramassions le foin et nous devions empiler de lourdes bottes très, très haut dans les silos. Un de nous les plaçait dans les silos pendant que les deux autres se tenaient au sommet pour les empiler le plus haut possible. Nous devions y entreposer de neuf cents à mille bottes pour nourrir le bétail durant toute l'année.

Pendant que les garçons travaillaient à l'extérieur, les filles se chargeaient de la plupart des tâches domestiques, de la cuisine et du ménage. Nous avons géré la ferme en famille durant des années. J'ai quitté la maison à dix-sept ans pour aller jouer au hockey, et mon frère aîné Brian a acheté l'exploitation et pris la relève. Après le déménagement de mes

parents à Metcalfe, mon frère a travaillé sur la terre pendant cinq ou six ans avant d'en vendre une grande partie à une famille hollandaise au bout du rang à la fin des années 1970. Brian et sa famille ont vécu sur la portion de terrain qui restait de la ferme originelle, et son fils aîné y vit toujours depuis sa mort.

Les gens qui grandissent dans une ferme ont des valeurs bien différentes de celles des citadins. C'est probablement parce qu'ils sont davantage occupés ! À mon avis, c'est le désœuvrement qui cause bon nombre de problèmes des jeunes d'aujourd'hui. Ils se tiennent avec des gens peu recommandables qui les entraînent à faire des mauvais coups. Nous étions de bons enfants. Bien sûr, nous étions turbulents, nous pouvions être des pestes parfois, mais nous ne faisons jamais quoi que ce soit de vraiment méchant. À l'Halloween, par exemple, mon grand frère et ses amis se promenaient en voiture et volaient les boîtes aux lettres, puis les jetaient dans le fossé. Un jour, nous avons pris une vieille carriole qui appartenait à mon oncle et nous l'avons installée sur sa véranda. Comme beaucoup de jeunes, il nous arrivait de remplir un sac en papier de bouse de vache et de le déposer sur la véranda d'une maison. Nous y mettions le feu, puis nous sonnions à la porte avant de nous enfuir à toutes jambes. Nos pauvres victimes se retrouvaient les pieds couverts d'excréments en piétinant le sac pour éteindre les flammes. C'est le genre de mauvais coups que nous faisons.

La vie à la ferme nous donnait une perspective unique sur les événements. Lors d'une visite chez mes parents, j'ai pensé que ce serait une bonne idée que mon jeune fils Jeffery assiste à la naissance d'un veau. Je lui ai expliqué que, si la vache avait de la difficulté, quelqu'un devait l'assister pour mettre bas. C'est ce qui s'est produit : j'ai dû attacher une corde autour des pattes avant du petit animal pour l'aider à se dégager. Après beaucoup de travail, il est enfin sorti. Je n'oublierai jamais le commentaire de mon garçon : « Papa, après toutes ses difficultés à sortir de là, je parie qu'il n'y retournera jamais. »

Les animaux occupaient une grande place dans notre vie. Le bétail était le gagne-pain de la famille, bien sûr, mais nous avons aussi adopté beaucoup d'animaux de compagnie au fil des ans. Une des raisons qui m'a incité à jouer au polo, c'est qu'il y a toujours eu un cheval chez nous et chez mon oncle à côté. Nous adorions nous promener dans les sentiers du Circle J Ranch pas très loin. En tant que membres du Club 4-H, nous devions élever notre propre veau et l'exposer à la foire locale en septembre. Nous avons eu des centaines de chats au cours des ans, surtout pour éviter la surpopulation de souris, et nous avons *toujours* eu un chien.

J'aimais beaucoup notre colley Lassie. Il était beau et admirablement bien dressé. Quand une vache mettait bas à une extrémité de notre propriété, on pouvait demander à Lassie de ramener la vache et son petit jusqu'à la grange tout seul. Après la traite, nos vaches empruntaient le chemin devant chez mon oncle pour se rendre jusqu'à un pâturage à un peu plus de trois kilomètres de là parce que la plupart des champs autour de notre ferme étaient des cultures d'avoine ou de foin. Un jour, quand j'avais dix ans, j'ai suivi les bêtes en tracteur pour m'assurer qu'elles se rendaient au pâturage, puis j'ai fermé la barrière. Mais Lassie s'était glissé sous le tracteur à mon insu et, en reculant, je lui ai roulé sur le corps. Mon oncle qui avait vu la scène est venu me prévenir en courant. J'ai pleuré comme un bébé ! C'était la pire chose qui me soit arrivée et ce souvenir me hante encore. Nous avons eu d'autres chiens, mais aucun n'était à la hauteur de Lassie. C'était un compagnon vraiment exceptionnel.

Tous les enfants Robinson allaient à la petite école de rang U.S.S. (Union School Section) N° 5 Russell sur le chemin Grégoire. De vingt-cinq à trente enfants de la première à la huitième année y étudiaient. Un gros niveau regroupait cinq ou six élèves. Je dirais que de quinze à vingt pour cent des écoliers provenaient de deux familles de six ou sept enfants chacune. Mon professeur de la première à la troisième année s'appelait Flora Fader, puis j'ai eu Graham Marcellus jusqu'en huitième. Quand nous étions enfants, l'école me semblait à des kilomètres de chez nous, mais on pouvait

en fait s'y rendre en deux minutes en joggant. Après sa fermeture en 1965, il nous a fallu voyager en autobus pour fréquenter un autre établissement à Russell. Mon ancienne école a été convertie en un centre communautaire qui est le seul édifice public de Marvelville. On y expose d'ailleurs quelques souvenirs de ma carrière. Mon frère Moe habite juste à côté.

Après la huitième année, je suis allé à la Osgoode Township High School. C'était tout un changement comparé à notre petite école primaire, même si nous n'étions que trois cents élèves. Il n'y avait pas de gymnase à mon arrivée, mais il a été construit au début de ma dixième année scolaire.

J'étais un élève appliqué et je réussissais bien en mathématiques. Pour une raison qui m'échappe, j'ai une bonne mémoire des chiffres. Je me souviens encore que nous avions à l'époque un ancien téléphone à manivelle et une ligne commune à plusieurs abonnés dont le numéro était le 21 deux sonneries. J'avais de bonnes notes dans la plupart des matières qui n'exigeaient pas de lecture parce que j'avais du mal à rester longtemps concentré. Je voulais sortir et bouger. J'aurais obtenu de meilleures notes si j'avais travaillé davantage, mais le sport a pris de plus en plus de place dans ma vie et j'ai abandonné mes études après ma onzième année. J'ai suivi quelques cours de douzième année par correspondance durant ma première saison dans les rangs professionnels, mais il me manque encore quelques crédits pour décrocher mon diplôme du secondaire. Je le terminerai peut-être un de ces jours pour le plaisir. À l'époque, le sport était un peu plus important pour moi. Et puis, il me fallait aussi gagner ma vie et celle de ma jeune famille.

Quand nous n'étions ni à l'école ni à la ferme, nous participions à beaucoup d'activités qui nous tenaient fort occupés. Je pense entre autres au 4-H, un programme voué à aider les jeunes des communautés rurales à améliorer leurs compétences et leurs aptitudes de *leadership*. J'adorais la musique, j'aurais voulu chanter dans un groupe au secondaire, mais je n'en ai jamais eu l'occasion (rien à voir avec la qualité de

ma voix). Nous avons tous suivi des leçons de piano et je me rappelle même avoir interprété *The Lincolnshire Poacher* en concert. Nous avons aussi suivi des cours d'accordéon et de guitare. Je n'en joue plus, mais nous y avons tous touché. Le problème a toujours été que je n'ai jamais consacré assez de temps à une seule chose. Je préférais faire du sport.

Comme tous les enfants, nous avons joué à *kick-la-canne* et à la cachette. Les voisins se pointaient souvent chez nous et ils étaient de très, très bons amis. En fait, j'avais douze ans lorsque j'ai découvert qu'ils ne faisaient pas partie de la famille et n'étaient que des amis de longue date. La famille Godwin avait aussi cinq enfants du même âge que nous : deux garçons plus vieux (Howie et Teddy), une fille plus âgée (Betty) et deux garçons plus petits (Raymond et Gordie). Nous passions beaucoup de temps ensemble. Parfois, il y avait quatre enfants dans la chambre lorsque nous allions nous coucher, mais *le double* à notre réveil. Ces voisins nous aidaient aussi pour faire les foins et les récoltes.

Nous avons pratiqué tous les sports. J'ai beaucoup grandi dès mon arrivée au secondaire et je me joignais à toutes les équipes qui voulaient bien de moi. Au football, j'étais ailier rapproché et secondeur. Il n'y avait pas suffisamment de garçons intéressés par ce sport dans notre école de cinq cents élèves pour former une ligne d'attaque et une ligne défensive. Les trois quarts de mes coéquipiers devaient donc jouer aux deux positions. En douzième année, notre équipe n'a perdu aucune partie et nous n'avons concédé aucun point de toute la saison régulière. Et, même lorsque nous avons joué un match hors-concours contre le collègue Ashbury – un pensionnat privé pour garçons d'Ottawa dont l'équipe était dirigée par Bobby Simpson, l'ancien joueur des Rough Riders –, nos adversaires n'ont pu compter que sept points contre nous. L'entraîneur a interrompu la partie après cinq minutes de jeu seulement parce qu'une bagarre avait éclaté (nos adversaires n'avaient pas aimé se faire botter le derrière par notre petite école secondaire), et ces sept points furent les seuls qu'une équipe ait comptés contre nous durant la saison. En fait, j'aurais pu être repêché par les

Rough Riders d'Ottawa, mais j'ai plutôt choisi de me consacrer au hockey.

Nous jouions souvent au baseball, notamment à un jeu appelé *strikeout*. Un enfant était au bâton devant le garage pendant qu'un autre lançait la balle. Après trois prises du lanceur, les enfants échangeaient les rôles. Dans le vrai jeu, mon frère Brian était receveur parce que j'étais généralement à la position de lanceur. Quand j'étais plus jeune, avant de faire partie d'une équipe de niveau senior, je lançais dans trois ou quatre parties par fin de semaine : une le vendredi soir, parfois deux le samedi et une autre le dimanche. J'ai fini par me bloquer le bras après quelques années.

Je ne frappais jamais de simples, j'étais plutôt un frappeur de longues balles. Si le joueur de l'équipe adverse me lançait une balle à changement de vitesse, j'attendais souvent pour la frapper avec force en essayant de la faire dévier.

La balle molle était un autre sport très populaire dans notre région. Ma famille et celles de mes cousins et de quelques voisins comportaient suffisamment d'enfants pour former une équipe à Marvelville. Plus vieux, j'ai joué pour des équipes de balle molle de bon calibre dans la région d'Ottawa. L'une d'elles a failli représenter le Canada dans un tournoi en Nouvelle-Zélande ; malheureusement, nous avons perdu par le compte de 2 à 1 contre l'équipe d'Oshawa lors d'une partie qui s'est prolongée jusqu'à douze manches.

Je jouais encore à la balle molle de niveau senior dans mes premières années avec le Canadien. Un été, je crois bien avoir joué une soixantaine de parties *après* plus de cent matchs dans la LNH. D'ailleurs, le Canadien avait sa propre équipe de balle molle qui sillonnait le Québec l'été pour participer à des événements de bienfaisance.

L'athlétisme me plaisait et je prenais part à la majorité des disciplines : le saut en longueur, le triple saut, la course à relais, le lancer du poids et le lancer du disque. À une certaine époque, au secondaire, je détenais même des records de mon école.

Je jouais aussi au basketball et, quand j'étais en dixième année, nous avons été les champions provinciaux. J'étais

toujours l'un des plus grands de mon niveau : papa mesurait un mètre quatre-vingt-dix, et moi, presque un mètre quatre-vingt-douze. J'étais le plus grand des enfants : Brian faisait un mètre quatre-vingt-sept, Moe mesure environ un mètre quatre-vingt-dix, et mes sœurs sont un peu plus grandes que la moyenne. Ma poussée de croissance a eu lieu durant ma première année du secondaire, époque où je me suis initié à plusieurs sports de compétition. En neuvième année, j'ai grandi de plus de sept centimètres.

Un été, on m'a choisi avec une autre élève de mon école secondaire pour participer à un camp d'athlètes d'élite à Toronto. Nous y avons appris les rudiments de presque tous les sports, ainsi que des notions d'entraînement. Notre école excellait en sports, en dépit de tout. Nous n'avions pas des entraîneurs renommés comme en ont les jeunes d'aujourd'hui. En fait, nous apprenions presque par nous-mêmes. Ils étaient bénévoles, comme notre professeur de géographie qui était l'un de nos entraîneurs de football ou notre prof d'éducation physique qui s'occupait de l'équipe d'athlétisme.

D'aussi loin que je me souviens, le hockey a fait partie de ma vie. Nous avons souvent joué avec une balle dans l'étable. Les murs intérieurs étaient peints à la chaux pour que ce soit plutôt stérile : nous travaillions avec du lait, et il semble que la chaux tue la plupart des microbes. Papa nous passait un savon chaque fois que nous frappions les murs avec nos bâtons parce que la chaux tombait en miettes sur le plancher. Brian jouait bien, mais il n'était pas aussi maniaque que Moe et moi.

Tous les samedis soir, maman, papa et les garçons s'asoyaient ensemble pour notre partie hebdomadaire à la télé : *Hockey Night in Canada*. Les filles ne se joignaient pas souvent à nous ; elles préféraient jouer avec leurs poupées pendant que nous regardions la partie en pyjama sur notre vieux téléviseur noir et blanc en mangeant des rôties et en buvant un chocolat chaud. Comme le câble n'existait pas à l'époque, nous avions une antenne énorme qui nous permettait de capter les parties des Maple Leafs au réseau anglais de

Radio-Canada en Ontario, mais aussi celles du Canadien à la station CBFT-TV de Montréal, commentées par René Leca-
valier. Nous parlions un peu français parce que nous l'appren-
ions à l'école, mais aussi grâce à la famille Martell qui habi-
tait un peu plus loin sur notre route. Nous pouvions donc
écouter les matchs en français en ayant une idée assez juste
de ce qui se passait. Mais je n'ai *vraiment* appris à parler cette
langue que lorsque je me suis installé à Montréal pour jouer
avec le Canadien. Par la suite, j'ai donné de nombreuses
entrevues et j'ai même enregistré quelques messages publi-
citaires en français. Je peux encore tenir une conversation,
mais je dois avouer que je suis un peu rouillé.

Même si l'équipe de Toronto était toujours à l'écran
de *Hockey Night in Canada*, mon équipe préférée était les
Blackhawks de Chicago. J'adorais leurs maillots, et notre
équipe de hockey mineur portait le même (étrangement,
j'ai trouvé une photo de moi âgé d'une douzaine d'années
où je porte le chandail du CH). À l'époque, les Blackhawks
gagnaient rarement, mais c'est ce qui me plaisait : on les
donnait pour perdants. À vrai dire, je n'aimais pas vraiment
les Canadiens parce qu'ils gagnaient toujours. L'équipe de
Chicago a fini par se démarquer au début des années 1960
avec de bons joueurs et a remporté la coupe Stanley en
1961.

J'aimais bien Stan Mikita et Pierre Pilote, mais Bobby Hull
était mon préféré. Pierre n'était ni particulièrement costaud
ni parmi les plus rapides, mais il jouait avec sa tête et était
amusant à regarder sur la glace. Mikita était un grand joueur,
très endurci, mais Bobby Hull était tout simplement exci-
tant. Il surgissait de derrière son filet, parcourait toute la
longueur de la glace, puis faisait un puissant lancer frappé
de son bâton à lame recourbée. J'ai eu le privilège de jouer
avec Bobby à la Coupe Canada en 1976. Plus tard, lorsque je
faisais partie des Kings, un club social canadien a organisé
un banquet pour souligner ma retraite du sport, et les orga-
nismateurs avaient invité Bobby Hull à dire quelques mots et
à me remettre un chandail des Blackhawks de Chicago arbo-
rant mon nom au dos. Je l'ai toujours.

Bien entendu, Marvelville n'était pas Chicago et, quand on grandit à la ferme dans un petit village, on n'a pas accès à toutes les distractions dont profitaient certains de mes amis de la ville. Mais j'y ai cultivé une éthique de travail rigoureuse et l'amour du sport, et cette vie m'a bien préparé à la Ligue nationale de hockey.

C'était les années 1970, l'époque des rivalités avec les Bruins et les Flyers, où le CH enfilait championnats et coupes, ainsi que celle des rencontres épiques avec les équipes nationales soviétiques. Larry Robinson, le numéro 19 des Canadiens de Montréal, l'un des meilleurs défenseurs de la LNH, pose la question: «Pourquoi avons-nous été si bons durant tant d'années?» et y apporte une réponse poignante.

Robinson raconte les temps glorieux, les deux trophées Norris, le trophée Conn-Smythe, les six coupes Stanley comme joueur, puis la suite: le passage aux Kings, la transition vers l'entraînement, des Devils aux Sharks, ses frustrations et ses succès de coach.

UN OUVRAGE ESSENTIEL POUR TOUT AMATEUR

Son témoignage de l'incroyable camaraderie qui régnait entre des gars qui se savaient les meilleurs – Guy Lafleur, Jacques Lemaire, Yvan Cournoyer, Serge Savard, Guy Lapointe, Bob Gainey, Pete Mahovlich, Steve Shutt et Ken Dryden – fait sentir la puissance de chaque mise en échec, la rudesse de chaque plaquage contre la bande. On y capte aussi toute l'humilité et tout le dévouement au travail de ce grand à la ligne bleue.

Écrit en collaboration avec Kevin Shea, rédacteur en chef des publications du Temple de la renommée du hockey, à Toronto, et professeur de l'histoire du hockey à Seneca College.